Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1976)

Heft: 3

Artikel: Romain Rolland et la Revue mensuelle de Genève

Autor: Monnier, Philippe M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870923

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ROMAIN ROLLAND
ET LA *REVUE MENSUELLE* DE GENÈVE *

En 1972, la Bibliothèque publique et universitaire de Genève a eu la bonne fortune de pouvoir acquérir un lot d'environ quatre cents lettres adressées par Romain Rolland à Charles Bernard entre 1914 et 1938. Cette correspondance quasiment inédite [1] et qui porte essentiellement sur les années de guerre permet de retracer ce que fut la collaboration de l'auteur de *Jean-Christophe* à la modeste mais généreuse *Revue mensuelle*. A ce titre, elle constitue une documentation non dénuée d'intérêt pour qui étudie l'action pacifiste et politique de celui qui s'était voulu « au-dessus de la mêlée ».

Il convient tout d'abord de situer brièvement les origines du petit périodique auquel Romain Rolland a collaboré et de dire deux mots de celui qui en fut le fondateur. Né en 1873, Vaudois d'origine, Charles Bernard ouvre à Genève, à l'aube de notre siècle, une affaire de publicité et d'édition: il est en particulier le représentant du puissant éditeur zurichois Orell Füssli. Administrateur consciencieux, il édite avant tout des guides touristiques ; en 1901, il entreprend la publication d'un *Carnet de la Ménagère*, dont il confie la rédaction à une demoiselle A. Terroux. Epaulé par un solide appoint publicitaire équivalent à la moitié de son volume total, ce périodique mensuel de petit format, tiré à deux mille exemplaires, se veut une simple « revue du foyer », axée sur l'économie domestique et l'hygiène physique et morale. En 1906, la rédaction est assumée par un nouveau collaborateur, E. Versel, qui signe chaque mois un éditorial d'inspiration morale, sociale ou patriotique, — mais la distribution et l'importance relative des rubriques ne varient guère. Or voici qu'à

---

* Les trois études qui vont suivre sont issues de travaux présentés lors d'un colloque Romain Rolland tenu à La Chaux-de-Fonds en 1975. Elles complètent heureusement celles qui, sous le titre « Amitiés suisses de Romain Rolland », avaient été publiées dans les *Etudes de Lettres* en 1966 (N° 4, octobre-décembre).

La Rédaction des *Etudes de Lettres*.

fin 1914, la publication change de nom et prend le titre de *Revue mensuelle,* assorti des précisions suivantes : Variétés littéraires — Carnet de la ménagère — Economie domestique — Hygiène. Dans les trois ans qui suivent, le titre évolue encore : l'expression « Carnet de la ménagère » disparaît au profit de celle d'« Art et Science », le mot « Hygiène » cède la place à celui de « Philosophie ».

Comme on peut le constater, la revue a subi en quelques années une mutation qui n'est pas seulement d'étiquette, mais qui l'affecte en profondeur. Cette évolution est imputable au directeur de la publication, bien plus qu'à son rédacteur. Alors qu'à l'origine rien ne semblait prédestiner Ch. Bernard au maniement des grandes pensées et des idéaux élevés, voici que deux événements, la guerre et l'apparition de Romain Rolland, vont en décider autrement. Profondément remué par les malheurs qui s'abattent sur l'Europe, ce chrétien convaincu, ce cœur sensible, épris de paix et de liberté, juge qu'il doit agir ; il en a les moyens, sa revue ; ce « modeste guide culinaire, ce conseiller intime sur le terrain de l'économie domestique et des petits intérêts féminins » [2], il va progressivement le transformer pour l'intérêt combien plus grand de tous. C'est ainsi qu'est née et s'est développée cette *Revue mensuelle* qui pendant vingt-cinq ans saura, sous l'impulsion de son animateur, faire entendre en Suisse romande et ailleurs, la voix de la conciliation politique, religieuse et sociale dans un esprit de justice et de vérité.

Charles Bernard doit beaucoup à sa rencontre avec Romain Rolland. Celle-ci eut lieu en août 1915 à Thoune, où l'auteur de *Colas Breugnon* était en villégiature. Mais, dans les mois précédents, les deux hommes avaient déjà fait un bout de route ensemble. En janvier 1914, Bernard avait reçu sa première lettre de Rolland, en réponse à une question concernant l'orgue et la musique de J.-S. Bach. Puis, dès les premiers mois du conflit, il avait reproduit dans la *Revue mensuelle* la *Lettre à Gerhart Hauptmann* [3] ainsi que de larges extraits du célèbre *Au-dessus de la mêlée* [4]. En mars 1915, dans un article intitulé « Entre deux feux », il avait pris la plume pour défendre Romain Rolland. Enfin, en août de la même année, il publiait dans la Revue l'article du *Temps* (7 juillet 1915) qui dénonçait l'affiliation de l'écrivain au *Bund Neues Vaterland.*

On sait que cette dernière affaire, reprise, amplifée et faussée par des polémistes de la trempe d'un Paul-Hyacinthe Loyson, agaçait profondément notre pacifiste. Il semble bien qu'en cette occasion Charles Bernard se soit spontanément offert à lui servir d'intermédiaire. C'est du moins ce qui ressort de la correspondance échangée alors : Rolland fournit à son interlocuteur tous les documents et

renseignements dont il pourrait avoir besoin — non sans préciser que s'il l'autorise à les reproduire, c'est à la condition de n'en pas révéler la provenance, car il tient à rester étranger au débat. Et de fait, on retrouve les arguments avancés par Romain Rolland dans les nombreux articles et lettres ouvertes que Bernard a consacrés à l'affaire, aussi bien dans sa propre revue que dans des journaux français comme le *Temps*.

Le dévouement que le rédacteur genevois a témoigné à l'écrivain en cette circonstance peut donc être considéré comme le véritable point de départ de ce que fut l'amitié et la collaboration des deux hommes durant un quart de siècle. A ce stade, leurs relations reposent sur un intérêt mutuel. La personnalité et le nom de Romain Rolland étaient précieux à Charles Bernard qui cherchait à donner à son périodique une dimension nouvelle. De l'autre côté, il faut reconnaître que, dans la situation difficile où il se trouvait, l'appui inattendu de la *Revue mensuelle* constituait pour Rolland une sorte d'aubaine. Certes, il ne s'agissait pas là d'une tribune de tout premier ordre, l'ancien *Carnet de la Ménagère* ne dépassant guère le cadre de la Suisse romande ; par ailleurs, ni son directeur, ni ses collaborateurs réguliers ou occasionnels n'étaient, dans les débuts du moins, des personnalités marquantes. Parmi les divers périodiques suisses auxquels Romain Rolland collabora durant la guerre, la *Revue mensuelle* ne pouvait égaler l'intérêt intellectuel, poétique, social ou juridique de revues comme le *Carmel* de Baudouin, les *Tablettes* de Claude Le Maguet, la *Nation* de Jean Debrit ou l'*Aube* de Paul Golay ; de même, elle ne pouvait rivaliser avec la force de frappe du *Demain* de Guilbeaux — dont il sera question plus loin —, ni avec la souveraine *Neue Zürcher Zeitung*. Elle eut néanmoins le mérite d'être la première à tendre la main à R. Rolland après que le *Journal de Genève* lui eut fermé ses colonnes ; l'écrivain ne devait jamais oublier le service que Charles Bernard lui avait ainsi rendu.

Plus soucieux de laisser une œuvre durable que d'user son talent et son influence dans de vaines polémiques, Romain Rolland écrivait, comme on sait, le moins d'articles possible, et encore préférait-il confier ceux-ci aux périodiques qui étaient à même de lui en assurer la plus grande diffusion. On ne trouve donc dans la *Revue mensuelle* qu'un nombre restreint de contributions originales. Nous n'en avons dénombré qu'une dizaine entre 1917 et 1935. Il ne faut pas s'imaginer pour autant que Rolland soit absent de la revue, bien au contraire ; à côté d'extraits de ses œuvres, de reproductions d'articles parus ailleurs, on le retrouve dans chaque numéro, presque à chaque page, dans des études, extraits de presse, correspondances et prises

de position pour ou contre lui. La principale de ces « œuvres indirectes » fut la grande *Enquête sur l'attitude de Romain Rolland* que la *Revue mensuelle* publia de janvier 1916 à mars 1917, et qui se présentait comme une réunion de « témoignages d'intellectuels du front et de l'arrière », destinés à « prouver que Romain Rolland n'est pas un isolé et que ses vœux, ses angoisses, ses espoirs sont les nôtres » [5].

Désirant contrôler ce qui se dit à son sujet, Rolland prend une part active à la publication de cette enquête qu'il dirige, par correspondance, jusque dans les moindres détails, choisissant et ordonnant les témoignages, corrigeant les épreuves, mettant Bernard en garde contre le danger de prolonger l'entreprise ou de parler trop de Romain Rolland. Voici, à titre d'exemples, quelques extraits de ses lettres d'alors :

> Je comprends bien que l'enquête perd son intérêt à être privée de noms [6]. Mais vous devez penser que sans cet obstacle il y a beau temps que les nationalistes braillards seraient forcés de se taire. Le tragique de la situation, c'est que, d'une part, on interdit à ceux qui se battent et meurent de dire ce qu'ils pensent, — de l'autre, que des faquins de la presse s'arrogent le droit de parler en leur nom et de dire le contraire de leur pensée. J'ai quantité de lettres du front qui plus tard dévoileront ce crime ; mais je ne puis les publier maintenant sans compromettre gravement ceux qui les ont écrites (17 février 1916).
>
> Merci de votre très intéressant numéro de mars. Il y avait quelques fautes d'impression dans l'enquête [...] Si je pouvais vous aider dans la correction d'épreuves, je le ferais bien volontiers; vous n'aurez qu'à me les envoyer: j'ai l'œil exercé, comme tous ceux qui ont passé par l'équipe Péguy (28 février 1916).
>
> D'une façon générale, je crois qu'il faut prendre garde de donner à « l'Affaire Romain Rolland » une trop grande place dans votre revue, car le lecteur risquerait d'en être impatienté. Il me semble qu'il y aurait excès à revenir si souvent sur mon nom dans le même numéro. Mieux vaut réserver une partie de la matière pour les numéros suivants (12 avril 1916).
>
> Je me suis permis de bouleverser l'ordre de tous les témoignages. J'ai mis en tête ceux des soldats au front, qui sont les plus importants. J'ai numéroté chacun des tronçons du texte, que j'ai épinglés ensemble, dans un ordre différent. J'espère qu'on n'aura pas de peine à s'y reconnaître (8 juillet 1916).

Dès le mois d'août 1916, R. Rolland a le sentiment qu'il conviendrait d'interrompre la publication de l'enquête, et il en fait part à Charles Bernard : « Il me semble qu'on a déjà trop longtemps parlé

de moi. Il ne faut pas abuser de la patience du public. » [7] Mais l'éditeur n'entend point ces arguments, et il faudra les injonctions répétées et toujours plus pressantes de l'écrivain pour qu'en mars 1917 il mette enfin terme à cette entreprise. Ce n'est pas sans regret qu'il renonçait à une publication qui assurait à sa revue une copie régulière et abondante et qui lui avait permis de faire figurer à ses sommaires des noms comme ceux de Paul Signac, René Arcos, Han Ryner, Camille Mauclair et Pierre Jean Jouve. Il en garda même la nostalgie, à tel point qu'en 1919 il imagina de publier les lettres qu'il avait reçues au sujet de ladite enquête. Au fond, une enquête sur l'enquête. Inutile de dire que Romain Rolland s'y opposa avec véhémence et que le projet n'eut pas de suite.

C'est ici le lieu d'examiner d'un peu plus près ce que Romain Rolland pensait de son ami. Nous avons vu que, dans un premier temps, il avait été séduit par l'aide que l'éditeur genevois lui avait spontanément offerte et avait été touché de son dévouement [8]. Mais Rolland s'était vite aperçu que le prosélytisme un peu brouillon de Bernard risquait de faire courir à sa cause de graves dangers. « J'ai eu à me défendre contre mes alliés, pendant la guerre, beaucoup plus que contre mes ennemis, et c'est je crois une aventure ordinaire », écrira-t-il plus tard dans son introduction à l'*Esprit libre*. Cette phrase qui se rattache à ses démêlés avec Guilbeaux, peut tout aussi bien s'appliquer à ses rapports avec Ch. Bernard.

Généreux et bien intentionné, Bernard n'est pas très intelligent ; il manque d'habileté et de souplesse, et son enthousiasme un peu naïf ignore le juste milieu. Incapable de se contenir lorsqu'on l'attaque, il polémique à plaisir, réplique, duplique et se bat avec acharnement. Aussi les lettres que Romain Rolland lui adresse ne sont-elles qu'une suite de conseils, de mises en garde, d'appels à la modération. Rolland voudrait surtout que le publiciste cessât de toujours répondre à ses détracteurs, car « il ne faut pas leur tendre la perche et leur fournir l'occasion de répliquer abondamment, comme ils en meurent d'envie » (7 juillet 1916).

> Un écrivain et surtout un directeur de revue, lui écrit-il le 20 mai 1917, perdraient leur vie (et tueraient leur revue), s'ils devaient s'attacher à répondre à toutes les critiques ou lettres injurieuses qu'ils reçoivent. [...]
>
> D'une façon générale, il faut en finir avec ces polémiques pour ou contre moi. Cela a trop duré. *Il faut y mettre un terme.* C'est bon pour de petits journaux politiques, non pour une revue qui doit se tenir le plus possible au-dessus des questions de personnes. Disons ce que nous avons à dire et laissons crier.

Ce qui inquiète aussi Romain Rolland, c'est que Bernard est un sensible qui encaisse mal les coups. « Vous n'avez pas le tempérament d'un polémiste à la J. Humbert-Droz », lui écrit-il le 8 juin 1917. Et ailleurs : « Mon vœu serait pour votre tranquillité que vous accueilliez de libres articles comme les nôtres, sans vous-même prendre une part directe à la lutte : car je vois bien qu'avec votre nature très sensible, vous en souffrez beaucoup et je voudrais vous l'épargner. » [9]

Et c'est vrai que Bernard supporte mal les attaques dont il est l'objet et l'isolement où il se retrouve. Dans le *Journal des années de guerre,* R. Rolland a raconté une entrevue qu'il a eue avec Ch. Bernard en mars 1917 :

> Déjeuner chez les Ch. Bernard. L'excellent Bernard (directeur de *La Revue mensuelle*), qui s'est voué à ma cause et à celle du pacifisme chrétien, me confie ses déboires (non pas matériels, car *La Revue mensuelle* n'a pas perdu un seul client et en a gagné beaucoup; les numéros sont enlevés. Mais déboires moraux : ses amis les grands bourgeois genevois lui manifestent de la froideur : on ne se comprend plus). Il cherche à savoir comment je puis résister, depuis tant d'années. Et moi, pour le soutenir, je lui parle de la foi intérieure, des grands livres religieux (ou laïques), des amis du passé ou des amis lointains. Mais lui, comme un vieil enfant déçu: « Oui, mais tout cela, c'est des fantômes. Et on aimerait bien, le soir, pouvoir causer avec des amis, en fumant sa cigarette... »

Cet ami, si souvent démoralisé, Romain Rolland s'efforce de lui redonner courage et de le consoler en affirmant que son œuvre sera plus tard reconnue à sa juste valeur.

> Je suis très attristé de ce que vous m'écrivez, lui mande-t-il le 9 septembre 1916. Je prévoyais pour vous ces ennuis. Vous savez que je vous ai toujours déconseillé de répondre aux bas journalistes qui vous attaquent. La partie n'est pas égale entre les honnêtes gens et ceux qui ne le sont pas. [...] Pour moi, je ne réponds plus depuis un an. La méchanceté se brise contre le silence.
>
> Quant aux amis... hélas ! il ne fait pas bon les voir à l'heure de l'épreuve. Je l'ai trop de fois expérimenté. — Et c'est pourquoi je vous ai une particulière gratitude, à vous, qui sans être mon ami avant, l'êtes devenu quand il y avait des risques. Merci de tout cœur, et ayez patience. Tout ce qui est maintenant un sujet d'accusation contre nous, nous sera plus tard un titre d'honneur.

Le 20 septembre 1918, il lui écrit encore :

> Je suis affligé de savoir tous vos ennuis. Ah ! l'humanité n'est pas belle, tous les jours ; et il faut du mérite pour l'aimer. Ce qui arrive à votre revue n'est pas pour m'étonner. J'espère pourtant que les basses rancunes ne réussiront pas à compromettre l'existence et le succès de votre œuvre. Courage !

Malheureusement, les excellents conseils de Rolland se heurtent à une certaine résistance, car Ch. Bernard est volontiers têtu et, par ailleurs, extrêmement susceptible. On va en avoir la preuve avec l'affaire de la revue *Demain* qui faillit brouiller les deux amis.

On sait que Romain Rolland avait vivement encouragé le bouillant Henri Guilbeaux à fonder à Genève, en janvier 1916, cette revue qui joua un rôle si important durant la guerre. « Elle paraît au bon moment, écrit-il à Bernard le 17 février 1916, et il lui arrive de tous côtés des sympathies. Le premier numéro a très bien pénétré en France. On ne se doute pas du désir passionné que l'on a, en France, de connaître la vérité. Les journaux de Suisse romande avaient là un si beau devoir à remplir ! » Mais Bernard, qui milite depuis plusieurs mois pour la cause commune, ne partage pas l'enthousiasme de l'écrivain et ne voit pas d'un bon œil l'apparition de ce concurrent sur les terres genevoises. Et d'ailleurs, il est loin d'adhérer aux idées avancées de Guilbeaux. Aussi va-t-il chercher si ce n'est à discréditer *Demain,* du moins à prendre ses distances par rapport à ce rival. En octobre 1916, il suggère, par exemple, de supprimer dans son « Enquête » le témoignage de Guilbeaux, sous prétexte qu'il manque d'intérêt. Ce n'est évidemment pas l'avis de Rolland, qui lui écrit : « il est indispensable de le publier, car il [Guilbeaux] a joué un rôle trop important dans la polémique qui s'est livrée autour de mon livre, et il a beaucoup risqué. » [10]

En janvier 1917, les choses s'enveniment, car Bernard reproche à Rolland de lui préférer d'autres revues en publiant notamment l'article « Aux peuples assassinés » dans *Demain* et « La route en lacets qui monte » dans le *Carmel* et la *Neue Zürcher Zeitung*. Ce qui lui vaut la réponse circonstanciée que voici :

> Je suis surpris du malentendu passager que semble révéler votre lettre. J'avoue que je ne le comprends pas ; mais puisqu'il vous fait de la peine, j'en suis peiné aussi. [...]
>
> Si j'ai choisi « Demain » pour y publier l'article qui va paraître, c'est d'abord qu'il est trop véhément pour la *Revue mensuelle* et que je ne désire nullement vous exposer à plus

d'inimitiés. [...] De plus, Guilbeaux me le demandait depuis longtemps avec insistance ; et je le lui devais d'autant plus que d'indignes adversaires ne cessaient de répandre sournoisement le bruit que lui et moi nous étions brouillés. Si j'avais laissé s'accréditer ce bruit, on eût bien voulu me témoigner des égards apitoyés. Mais je n'ai pas coutume de reculer devant un danger et d'y abandonner un ami menacé.

Quant à la *Neue Zürcher Zeitung,* c'est le meilleur journal de Suisse, le mieux informé et le plus impartial. Ce n'est pas ma faute s'il n'en existe pas de cette valeur en Suisse romande. — Mes relations avec lui ne datent pas d'hier. Depuis deux ans il n'a cessé de me défendre. [...]

Les uns me reprochent de parler, les autres me reprochent de ne pas parler. Souvenez-vous de la fable « Le meunier, son fils et l'âne ». J'envoie promener tous les sermonneurs, et je fais ce que mon bon sens et ma conscience me commandent. Je n'ai jamais demandé conseil à l'opinion publique pour parler ou agir ; je parle ou j'agis quand j'en sens le devoir. [11]

En juin de cette même année, les deux revues en viennent directement aux prises à coups de notes insidieuses. Romain Rolland tente alors de calmer son correspondant en lui démontrant que, contrairement à ce qu'il croit, *Demain* n'est pas le rival de la *Revue mensuelle,* que les deux périodiques n'ont pas la même vocation et ne s'adressent pas au même public. « Il y a entre les deux revues seulement ceci de commun que vous et Guilbeaux m'êtes amis et me défendez. Mais en dehors de cette sympathie personnelle, les idées sont entièrement différentes. *Demain* est franchement, violemment révolutionnaire » [12] — alors que le *Revue mensuelle* est de tendance plus modérée et surtout plus éclectique.

Mais Bernard refuse de désarmer, et, en décembre 1917, le différend qui l'oppose à Rolland atteint son paroxysme. On n'est pas loin de la rupture à en croire le ton indigné de la lettre que l'écrivain lui adresse alors :

Vous racontez dans des salons que « *je vais, avec toute la rédaction de « Demain », signer une adresse de félicitations à Leu* ». — C'est absolument faux. [...] Comment pouvez-vous annoncer un fait qui n'a rien de fondé ? [...] Ne voyez-vous pas tout le tort que de tels propos inconsidérés — et faux — peuvent me faire ?

Vous avez dit encore que « j'étais *prisonnier* du groupe de « Demain »... etc., etc... (j'aime mieux ne pas répéter la suite). — Rien ne peut me blesser davantage. Je ne suis le « *prisonnier* » de personne. J'écris dans « Demain » parce que cela me

plaît et que j'ai de l'amitié pour Guilbeaux, — de même que j'écris dans la *Revue mensuelle* par amitié pour vous. Je n'appartiens à aucun parti. Je suis libre, et le serai toujours [...]. Votre propos est véritablement injurieux, à mon égard. [...] Je ne conçois pas que vous, qui devez me connaître depuis deux ans, vous ayez pu le tenir.

Je suis *certain* qu'il n'y a de votre part aucune mauvaise intention, et que c'est seulement la faute de paroles dites au hasard de la conversation. Mais je ne saurais trop vous engager à surveiller plus attentivement ce que vous dites de moi en public, car *tout est répété et dénaturé*. Le mieux serait que vous ne parliez pas de moi dans les salons : c'est un monde où je ne vais jamais... N'oubliez pas le mal qu'un mot inexact ou exagéré peut faire, en un temps et dans des milieux aussi surchauffés que ceux d'aujourd'hui.

Je suis profondément attristé. Je n'en reste pas moins votre ami dévoué ; mais j'en arriverai à me renfermer de plus en plus en moi. [13]

Finalement, et comme on le pressent à la lecture de ces dernières lignes, il ne devait pas y avoir rupture, mais, dès la fin de la guerre, Romain Rolland allait se distancer de la *Revue mensuelle* qui ne lui était plus nécessaire. Son souci, au vu des expériences faites, était alors de convaincre Bernard de donner à la Revue une orientation nouvelle. Le mieux serait, lui écrivait-il le 26 décembre 1918, que « vous déclariez que la *Revue mensuelle* laisse de côté la politique et entend se consacrer exclusivement aux questions littéraires, artistiques et morales. — Sinon vous achèverez de faire le vide autour de vous. Les opinions sont trop divisées sur le terrain politique ou social ». Mais Charles Bernard n'était pas prêt à se résigner ; il reprochait à son ami de ne plus vouloir lui offrir d'articles et de marquer une préférence pour les journaux socialistes parisiens. Une fois de plus, l'écrivain se vit obligé de mettre les points sur les i :

Comme vous êtes susceptible ! Pourquoi être toujours si prompt à prêter à vos amis des intentions désobligeantes, pour vous et pour eux ?

J'envoie, de loin en loin, un mot aux amis socialistes de Paris, qui me le demandent, parce que ce mot est utile, *là-bas*, maintenant, et pour leur action. Il ne l'est pas, ici, en Suisse [...] et voilà que vous vous formalisez !

Je ne veux plus écrire d'article *politique* en Suisse, parce que ma pensée politique et sociale, dans la crise actuelle, est trop différente de celle de la majorité du pays, et que je ne puis

> l'exprimer tout entière sans risquer de blesser les croyances respectables d'un pays dont je suis l'hôte. [...] J'ai toujours désapprouvé les étrangers qui troublent la Suisse de leurs polémiques.
>
> Je m'étais permis de vous conseiller d'éviter désormais la politique dans votre Revue, car vous en sortirez meurtri. Les questions d'aujourd'hui sont affreusement brûlantes, et elles divisent les esprits, hier encore unis ou alliés. J'aurais souhaité qu'après avoir joué noblement pendant quatre ans le rôle de conciliatrice et de pacificatrice, votre Revue revînt aux choses éternelles : art, pensée, religion. Je crains (et si vous regardiez avec moins de méfiance, vous eussiez compris que *c'était justement un sentiment affectueux qui m'animait*), je crains que la politique ne vous amène à prendre parti dans un sens qui me sépare de vous. La question de Russie et de l'intervention Alliée est justement une des plus dangereuses, car elle risque de creuser un fossé entre nos pensées. [14]

A la longue, l'argumentation de Rolland devait porter, et, en juin 1919, Bernard annonçait dans la *Revue mensuelle* :

« Notre tâche est terminée ; nous avons lutté contre la haine et avons semé à pleines mains un peu d'amour et de confiance. [...] Notre vœu est que le feu de la *Vérité* consume tout mensonge, hypocrisie et sentiment de haine, et que seule la charité demeure purifiée et réconciliatrice de l'humanité. » Et d'ajouter en post-scriptum: « *La Revue mensuelle* ne s'occupera plus de politique internationale. » [15]

Dans les années qui suivent, la correspondance entre Rolland et Bernard s'espace. Trop de choses désormais les séparent sur le terrain de la politique, mais aussi sur celui de la religion, comme en témoigne, par exemple, ce credo de Romain Rolland extrait d'une lettre du 26 février 1931 :

> Voici ma seule profession de foi :
>
> *Depuis l'âge de quinze ans, je vis libre de toutes les religions établies. Mais je respecte la liberté de tous ceux qui croient, — dans la mesure où leur croyance n'est pas intolérante ou oppressive pour les autres. Mon respect ne va pas à une forme de pensée — avec ou sans Dieu ou Dieux — mais aux hommes personnellement, dignes de respect. Il en est (pas en grand nombre) dans tous les camps.*
>
> Je vous prie amicalement de ne pas me mêler à ces controverses pour ou contre la foi, dans votre Revue.

Quant à la *Revue mensuelle,* elle franchit tant bien que mal la difficile période de l'entre-deux-guerres, mais sa situation matérielle va en empirant d'année en année. En 1934, elle se trouve au bord

du gouffre. « Que faire, écrit R. Rolland ? C'est partout la même crise. Et elle ne fait que commencer. Toutes les revues, toutes les maisons d'édition que je connais périclitent, ou disparaissent. A part celles qui servent d'instruments de combat aux gros intérêts, qui mènent la danse. Je crains qu'il n'y ait plus place pour la *Revue mensuelle* dans la mêlée d'à présent. Qu'elle fasse retraite, en se consolant avec la conscience du rôle bienfaisant que, surtout pendant la guerre, elle a joué ! Plus tard, on lui rendra justice. » [16]

Quelques mois après, la Revue publiait le témoignage d'estime et de reconnaissance que lui avait adressé l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée,* le 21 janvier 1935 :

> *La Revue mensuelle* fut le seul périodique suisse où il m'a été possible de défendre les idées de réconciliation internationale, pendant la guerre. Elle m'a soutenu fidèlement, dans ce devoir, qui m'a valu, de la Suisse même, bien des outrages ; et elle en a pris aussi sa part. Je ne l'ai jamais oublié et j'en garde à son directeur Charles Bernard ma reconnaissante amitié.
>
> Aujourd'hui que *La Revue mensuelle* est menacée de disparaître, comme toutes les publications équitables, impartiales et humaines, qui sont les premières frappées par la grande crise économique et sociale du monde, je lui adresse mon fidèle salut, et je l'assure que sa mémoire ne périra point. Quoi qu'il advienne, elle aura joué noblement son rôle historique, et Genève plus tard s'en souviendra avec fierté. [17]

En réalité, pour la Revue, la dernière heure n'avait pas encore sonné. Bernard, on l'a vu, était têtu, et sut alors utiliser à bon escient les relations qu'il s'était faites. Il avait en effet donné à sa revue une orientation juridique en se faisant le promoteur d'une importante enquête de droit international sur le *Séquestre de la propriété privée en temps de guerre,* ouvrage qui parut en six volumes de 1927 à 1938. L'éditeur parisien de ce recueil consentit à se charger aussi de la *Revue mensuelle,* qui vécut ainsi trois années encore, jusqu'à la mort de son fondateur et directeur, survenue le 20 mai 1939.

Au cours de ce rapide survol de l'abondante correspondance Romain Rolland - Charles Bernard, nous nous sommes intentionnellement borné à n'évoquer que ce qui concerne la collaboration de l'écrivain à la *Revue mensuelle.* Ce faisant, nous avons découvert un aspect moins connu de la personnalité de Rolland, celui de mentor et d'éminence grise d'une revue, qu'en raison des hésitations de son directeur, il en est venu à animer, à diriger et à contrôler jusque

dans ses moindres détails. On a pu admirer son réalisme, son sens pratique, son habileté à influencer les esprits et à imposer sa volonté, tout en sachant ménager les susceptibilités — ce qui, en l'occurrence, n'était pas une mince affaire. Et l'on est confondu, une fois de plus, devant la prodigieuse puissance de travail de cet homme qui, à côté de ses innombrables occupations, trouvait le temps d'adresser à son correspondant genevois quelque deux cents lettres — et non des moindres — entre 1915 et 1919, dont plus de soixante-dix durant la seule année 1916.

Malgré son aspect essentiellement technique, cet ensemble épistolaire n'est jamais rébarbatif ; la forte personnalité de son auteur y rayonne, dépassant les contingences purement matérielles pour accéder aux zones supérieures où règne l'esprit. Les professions de foi de Romain Rolland, ses interrogations sur la vie et sur l'art, ses réflexions sur son œuvre et sur le métier d'écrivain confèrent à ces lettres le sceau de la plus attachante authenticité.

Philippe M. Monnier.

NOTES

[1] Bien qu'il existe au Fonds Romain Rolland à Paris une copie de la plus grande partie de cette correspondance, celle-ci n'a jusqu'ici guère retenu l'attention des historiens. Mentionnons que René Cheval a néanmoins utilisé cette source — de manière d'ailleurs fort discrète — dans son excellente thèse sur *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre,* Paris, 1963.

[2] *Revue mensuelle,* décembre 1914, dans l'éditorial signé E. Versel.

[3] *Revue mensuelle,* octobre 1914.

[4] *Ibid.,* novembre-décembre 1914.

[5] *Revue mensuelle,* janvier 1916.

[6] Pour les raisons que Rolland développe ici, un grand nombre de témoignages étaient publiés anonymement, annoncés, par exemple, ainsi : « De R. C., soldat au front », « De V..., brancardier », « De G. R., caporal ». Notons encore que, pour ne pas surcharger la revue proprement dite, l'Enquête fut publiée, dès novembre 1916, sous la forme d'un « Supplément » à la *Revue mensuelle.*

[7] 11 août 1916.

[8] Il n'est pas sans intérêt de citer ici ce qu'il écrivait à sa mère le 1er juin 1916 : « J'ai déjeuné chez les Bernard, hier. Ils sont très dévoués et la *Revue mensuelle* va parfaitement. On en demande de tous côtés ; et bien que tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, les premiers numéros de l'année sont épuisés. Bernard est fort habile. Sa revue était d'abord un simple recueil d'annonces (ce qu'elle est restée, en développant encore cette partie : ces mois-ci, il a reçu 20.000 F pour annonces). Puis il a ajouté à ces réclames de simples recettes et conseils de ménage. Et ce n'est que depuis 2 ans qu'il y a joint une partie littéraire, — d'abord découpée dans d'autres revues —, et maintenant, originale. Comme il est de bonne bourgeoisie genevoise, en relations avec tous ceux qui donnent le ton (ou prétendent le donner) à la ville, avec les Genevois de la rue des Granges, on accorde à la revue un crédit que n'a que très difficilement atteint (et pas définitivement) la *Semaine littéraire,* dirigée par un ex-chapelier. Je constate, sans juger » (*Je commence à devenir dangereux, Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1914-1916),* Cahiers Romain Rolland No 20, Albin Michel, Paris, 1971, p. 265).

[9] 22 avril 1917.

[10] 13 octobre 1916.

[11] 19 janvier 1917.

[12] 29 juin 1917.

[13] 1er décembre 1917.

[14] 30 décembre 1918.

[15] Cette déclaration faisait pendant à l'éditorial de ce même numéro de juin 1919, intitulé *Une nouvelle orientation* : « Il n'est plus temps de juger, ni de s'initier aux affaires étrangères ; il faut agir sans retard et chercher tous les moyens propres à rapprocher les membres de la grande famille suisse. Nous trouvons des points de ralliement dans l'*art,* la *littérature* et la *science.* [...] *Nous ne ferons donc pas de politique,* mais nous nous occuperons à l'occasion de la chose publique *en Suisse.* Notre programme est précis : Relever l'énergie morale par une littérature saine et virile. Travailler à l'union entre Confédérés et au rapprochement des classes sociales. *En un mot, servir le pays.* »

[16] 8 mai 1934.

[17] *Revue mensuelle,* mars 1935.

P. M. M.